

Chimères de la violence

Claudia Leduc

Number 83, Fall 1999

Violences

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13510ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leduc, C. (1999). Chimères de la violence. *Moebius*, (83), 63–67.

CLAUDIA LEDUC

Chimères de la violence

J'ai vingt-cinq ans et je fais partie de cette génération qui commence, à peine, à exprimer sa vision du monde. Je vis à Paris depuis trois ans, et grâce aux voyages, j'ai scruté les différents angles d'un problème universel que doivent affronter les personnes de ma génération. Les voyages m'ont permis d'expérimenter la vie dans les kibboutz en Israël. Ce qu'il m'en reste: rien d'autre qu'un idéal communiste déchu! Rien dans ce système social ne m'est apparu comme une solution aux problèmes qui viennent de la société capitaliste.

Indéniablement, les problèmes que vit ma génération, tant en ce qui a trait à la violence qu'à la crise économique du travail, font de nous cette génération en révolte contre les infrastructures de la société. Pouvons-nous vraiment cacher notre révolte contre la société? Pouvons-nous cacher les conséquences de cette violence jusque dans l'art?

VIOLENCE ET SOCIÉTÉ

Pour moi, la première violence est celle générée par le système capitaliste. Le marché du travail nous propose une fourchette de postes fort réduite, et qui répond aux besoins de l'économie capitaliste. Jamais ou presque... pour permettre le développement de la personne, mais d'abord pour répondre au moule et à la multiplication de capitaux. À mon avis, il s'agit d'une réelle violence.

De plus, nous devons accepter la présence de la violence dans l'être humain. Elle est un fait. Selon moi, il serait utopique de vouloir l'éliminer.

Quant à l'art, il est un canal d'expression subjectif intégrant visions et oppositions. À mon sens, l'inscription de **la violence dans l'art** est souvent nécessaire au JE. De la sorte, l'imaginaire ramène en surface la *violence cachée* et le JE peut se la réapproprier. Le carcan imposé par la société de consommation est oppressif. Cette non-reconnaissance de la personne à travers le travail a des conséquences sur nous et sur la société.

Tout artiste fait partie de la société. On le sait, les artistes refusent la récupération, tout en étant généralement considérés comme inutiles pour la production capitaliste. Comme citoyen et comme artiste, il leur devient **nécessaire d'exprimer la violence** à travers l'art. Justement parce que la violence est là. Pour ma part, ces soubresauts de violence que véhicule l'art me paraissent rassurants.

ART ET VIE / ART ET SOCIÉTÉ

L'art implique une vision personnelle à travers de multiples réalisations. Ce qui veut dire dépassement de la vision monétaire. Si le capitalisme est le combat d'une vie, l'art l'est tout autant. L'artiste ne pourrait se laisser prendre au jeu de la séduction dans le seul but de plaire à son public ou au capital.

Évidemment, le monde du travail serait un monde *idéal* si l'on pouvait y entrer avec *idées* et *idéaux* d'une vie personnelle tout en intégrant nos *passions*. La réalité est autre! J'ai compris qu'il me faudrait être responsable de ma subsistance tout en jouant le jeu d'un système. Que ce soit moi ou d'autres, le marché du travail nous perdra en chemin, parfois nous brisera, car, par la force des choses, nous devenons en porte-à-faux relativement à l'encadrement du système.

REPRÉSENTATION DE LA VIOLENCE / MIROIR SOCIAL

On constate aujourd'hui de la **violence sous diverses formes en art**. Pour certains, il s'agit d'une forme de dégradation. Pour ma part, si je veux être critique face à ce contrôle subtil, je dirais qu'il s'agit d'une

forme de fascisme déguisé pour imposer des barrières au langage que l'art vient mettre en relief. Bref, ma critique vise à démontrer qu'il y a chasse aux sorcières.

Incontestablement, j'avoue qu'il y a présence de violence au sein de différentes disciplines artistiques. Des exemples probants se sont vus au cinéma dernièrement avec des films d'une violence éloquente. Citons, entre autres, le film américain *Pulp Fiction* et le film français *La haine*. Chacun, à sa manière, démontre un peu plus que la pointe de l'iceberg quant à la violence au sein de la société.

Dans le domaine des arts visuels, je me réfère à l'installation interactive *La cour des Miracles*, présentée en août dernier au Musée d'art contemporain de Montréal. Installation que j'ai pu voir lors d'un séjour au Québec. Celle-ci avait été réalisée par Louis-Philippe Demers et Bill Vorn, deux artistes montréalais. L'œuvre provoquait chez tout visiteur de l'angoisse devant une présence robotique réagissant d'une manière difficilement prévisible à la présence humaine. Les entités robotiques qui composaient l'essentiel du concept détectaient par des senseurs la présence humaine. Leurs comportements face à tout individu étaient programmés selon une série d'actions-réactions typiquement humaines et / ou animales se répétant en variantes aléatoires générées par l'ordinateur. Face à ce dérapage informatique, l'humain éprouvait une perte de contrôle au profit d'un environnement et/ou de machines hostiles. Très certainement, on pouvait dire qu'il y avait intégration de la violence.

Maintenant, du côté de la musique, je retrouve l'équivalent dans la *techno hardcore*. Il s'agit d'une musique utilisant comme instrument la machine (table tournante, table de mixage, ordinateur, séquenceur, etc.) afin de produire de nouvelles formes d'harmonies (ou dysharmonies) de composition. Cette musique innove en intégrant des sons qui ont été longtemps relégués aux oubliettes sous l'étiquette «bruits» (comme d'autres, notamment la musique concrète et la musique *Noize*). La rapidité de la rythmique, l'intensité des sonorités, les référents industriels et le genre de bruit

constituent simplement un défolement pour certains, quand, pour d'autres, l'œuvre musicale *techno hardcore* sera perçue comme violente.

Tout en intégrant la présence de la violence dans la plupart des formes de *l'art actuel*, ce que je cherche à démontrer se situe dans l'intérêt du *langage* à travers l'expression artistique, car la violence est présente sous diverses formes dans nos vies, tout comme dans la société. Bref, l'art nous donne une lecture à travers divers modes d'expression. Chacun des modes est valide. Chacun des modes joue de dénonciation.

Pour ma part, je joue sur un double tableau, à savoir celui de la réflexion et de l'art par la photographie. Ma formation universitaire et l'art doivent composer avec l'univers du travail. Sur le plan de l'art, je tiens à ma liberté d'expression. Il ne faudrait pas que le «politiquement correct» **contrôle l'art et l'artiste** dans son rapport à la violence, puisque l'art agit comme révélateur tant pour et par l'artiste, que pour et par la société.

Instinctivement, l'art me pousse à rechercher la *présence de violence*. Est-ce un signe des temps ou pour briser les tabous entourant la violence? Par ailleurs, je pourrais dénoncer le journalisme et la presse exploitant la violence comme produit de consommation. Un large public s'y abreuve sans la dénoncer, parfois dans la culpabilité. Alors qui doit-on censurer?

Trop souvent, le public comprend mal les motifs menant l'artiste à affronter la violence. J'insiste: l'artiste, par l'imaginaire et les émotions, est conduit à cette nécessité. En même temps, il apprivoise les *tabous* de la société.

On a tort de croire qu'en ignorant, voire en cachant la violence, on favorisera son élimination. À mon avis, il s'agit d'une volonté utopique des années 60-70, alors que tout art actuel peut se frotter à des *vérités actuelles*, comme *la violence*. Bien sûr, il faut dépasser la peur, parce que la violence transmise par l'art reste bénigne. Le paradoxe de nos émotions (par exemple: larmes, pulsations et excitation — cœur voulant gonfler jusqu'à l'éclatement) devient explicable dans l'apprentissage de la vie.

CONCLUSION

Vous l'aurez compris, je ne suis pas de ceux et celles qui perçoivent la violence dans l'art comme négative. Pour la bonne raison que je crois en l'humanité. Je pense qu'il est possible de faire la distinction entre art et son référent, entre projection et art. De fait, je suis convaincue que l'art intégrant la violence joue un rôle constructif.

Je reviens avec l'exemple de la musique *techno hardcore*, musique qui est souvent sur la sellette lors de sa mise en spectacle (lors de *raves*). Il s'agit d'une branche de la musique techno utilisant des sons générés par des machines-instruments de nature industrielle, ou sons prélevés directement d'un réel connu. L'utilisation de tels sons devient une critique de la société industrielle. Il s'agit pour le public de s'approprier le langage «musical» et ses référents sous différentes lectures. *L'art est exigeant.*

Ainsi, parmi les amateurs de cette musique *techno hardcore*, je prendrai l'exemple du cercle dont je fais partie dans la région parisienne; cette musique n'est pas perçue comme une agression, mais plutôt comme un moyen de favoriser l'impulsivité. Tant par sa rythmique effrénée que par ses sonorités proposant différentes lectures de l'environnement et de bruits connus, la musique *techno hardcore* se révèle comme un langage raillant la société.

En résumé, ma position est favorable à la violence dans l'art. Évidemment, cette créativité défie le capitalisme et la société, mais l'artiste demeure une *conscience critique et libre*, tout en s'appropriant le droit à l'expression.

Je termine en réitérant ma foi en la liberté d'expression. Ainsi, je crois que la violence peut se révéler un moyen pour cette génération dont je fais partie de *prendre la parole*. Et surtout, un moyen de *se faire entendre*.